Nous voulons que le nom de Monseigneur PASCAL soit joint à ceux de nos prêtres défunts dont on a la pieuse coutume de rappeler le souvenir, au cours de nos retraites ecclésiastiques, et pour lesquels on offre le saint Sacrifice de la Messe.

† Joseph M.-F. BONNET,
Évêque de Viviers.

VIII. — Neuf Années de Mission en Colombie.

En 1903, j'étais ordonné prêtre. Un mois après mon ordination, je recevais mon obédience pour le Yukon. « C'est sérieux », me dis-je, « une lettre du Supérieur Général ! » Je me rendis à la chapelle pour y faire une prière afin d'avoir, selon le langage de mes futurs sauvages, *le cœur fort*. J'ouvris la lettre — qui me trouva tout soumis à la volonté de mes Supérieurs.

Je partis sans délai et, après vingt-trois jours de voyage, dont sept sur la rivière Yukon, j'arrivai à Dawson. Au presbytère, je rencontrai le R. P. Émile BUNOZ — auquel je fis part de mon obédience (1).

— « Vous n'étiez pas attendu si tôt, mon Père, mais vous êtes quand même le bienvenu ; entrez. »

Le R. P. Camille LEFEBVRE, apprenant mon arrivée, désira aussitôt m'avoir pour compagnon d'apostolat, auprès de ses mineurs de *Dominion Creek.*

— « Voulez-vous vous occuper des mineurs ? » me demanda-t-on.

Je répondis que, étant venu pour faire du bien, j'étais prêt à tout ministère que l'obéissance voudrait bien me confier ; et je partis pour le ruisseau aurifère *Dominion.* Le trajet dura toute une froide journée de septembre. D'assez loin, j'aperçus une cabane recouverte de terre

(1) Alors Vicaire général de Mgr BREYNAT, puis Préfet apostolique du Yukon, en 1908, le R. P. BUNOZ est, depuis 1917 Vicaire apostolique du Yukon et de Prince-Rupert.

une nouvelle, pressentie par tous ceux qui le connaissaient, vint le surprendre et alarmer sa conscience délicate et trop perspicace pour ne voir, dans les hautes fonctions, que l'honneur sans les charges et les charges sans les responsabilités qu'elles entraînent : par la désignation de ses Supérieurs, il était promu à la dignité épiscopale.

Il voulut être sacré au milieu des siens ; et il nous demanda de lui conférer la plénitude du sacerdoce. Nous accomplîmes cette cérémonie dans toute la joie et la ferveur de notre âme, sous l'impression que nous donnions à l'Église un évêque à la foi vive, au cœur de feu, aux inititatives puissantes et sages, providentiellement organisé pour réaliser de grandes œuvres. L'événement justifia nos prévisions.

Le diocèse assigné à Monseigneur PASCAL était en dehors de la zone sauvage et sur les extrêmes confins de la civilisation. Il était de fondation récente ; tout y était à créer, mais, grâce à l'intelligente activité de son nouveau Pasteur, Prince-Albert fut, en quelques années, sur le pied des diocèses les mieux pourvus. Il avait une cathédrale spacieuse et élégante, un évêché vaste et confortable, des salles d'œuvres admirablement aménagées, des circonscriptions paroissiales sagement déterminées et, pour les diriger, un clergé cosmopolite mais digne, zélé et presque assez nombreux, malgré les difficultés du recrutement dans un pays qui naît à la vie religieuse. Dans la mesure où se développa et s'affermit l'action pastorale, on vit surgir des écoles populaires, des pensionnats florissants, des asiles hospitaliers, des conceptions ingénieuses et d'une étonnante prospérité.

L'administrateur habile, entreprenant, avisé, avait remplacé l'intrépide missionnaire : il n'avait pas supplanté l'apôtre. Il revivait partout ; mais il n'eut jamais de plus beaux élans et des accents plus enflammés que dans la chaire, où l'attiraient souvent son goût naturel pour la prédication et son vif désir de faire passer dans l'âme de son peuple ce qu'il y avait dans la sienne de fortes convictions et de saintes ardeurs.

Monseigneur PASCAL n'a jamais eu la prétention de parler dans les académies : il dédaignait les artifices du langage ; — il n'a jamais eu la préoccupation de charmer l'oreille : il ne visait qu'à atteindre les esprits pour les éclairer, les cœurs pour les toucher et y allumer le feu de la charité divine. Sa parole était le pur écho de son âme, d'une âme surnaturellement éprise de vérité, de beauté morale, où bouillonnait l'ardente passion du zèle. La pensée qui sortait de cette fournaise arrivait à ses lèvres, chaude, imagée, enthousiaste et sincère. Elle s'incarnait, sans le moindre souci de la forme, dans une voix vibrante, qu'accompagnait un geste abondant et merveilleusement expressif. Il ne faut pas s'étonner qu'elle soulevât les foules et qu'elle portât l'émotion dans les milieux les plus délicats, les plus affinés. Cette parole, dédaigneuse de l'art humain, mais d'une éloquence simple et un peu rustique, a retenti dans quelques-unes de nos églises ; elle y a remué profondément les âmes, tandis que les ravissaient la franche nature, la souriante bonté, les joyeuses et piquantes saillies de l'aimable et saint Évêque.

Hélas, il n'est plus ! Nous avons voulu le faire revivre un instant sous vos yeux, en nous rappelant les traits les plus saillants de sa belle et féconde carrière. Nous l'avons justement et sobrement loué : c'était le devoir de notre charge ; — nous l'avons pleuré : c'était le besoin de notre cœur. Mais que peuvent à la chère âme, qui vient de nous devancer dans la mort, nos vaines louanges et nos impuissants regrets ? Ce qu'elle attend de nous, c'est que nous appelions sur elles les miséricordes divines. Nous nous conformerons à son vœu suprême : nous unirons nos supplications pour obtenir de DIEU qu'Il associe sans délai à son éternel bonheur et à son éternelle gloire l'apôtre qui l'a si vaillamment servi et si généreusement aimé.

En conséquence, un service funèbre sera célébré, dans notre église cathédrale, pour le repos de l'âme de Monseigneur Albert PASCAL, à un jour qui sera ultérieurement indiqué.

raines qui, comme la sainte Carmélite dont je vous ai parlé, fassent violence au ciel. Vénérés lecteurs, qui de vous ne voudra pas prier pour mes chers Indiens ?... Les ressources matérielles, l'argent, etc. : DIEU y pourvoira. Des âmes, d'abord, des âmes !

Au revoir, chers lecteurs ! Je vous dirai, l'an prochain, si vos prières ont été exaucées.

Étienne BONNALD, *O. M. I.*

VII. — A la Mémoire de Mgr Pascal.

A l'occasion de la mort du regretté Mgr Albert PASCAL, Évêque de Prince-Albert (Saskatchevan), S. G. Mgr Joseph Bonnet, Évêque de Viviers, a publié, à la date du 20 juillet 1920, une touchante lettre pastorale, que nous sommes heureux de reproduire. Mgr Bonnet, le prélat consécrateur de Mgr PASCAL, est l'une des plus vénérables figures de l'Épiscopat français.

Un prélat, qui nous était cher et qui comptait parmi vous de nombreux et fervents amis, vient de terminer, dans un coin obscur de la Provence, sa noble et vaillante carrière apostolique. Le devoir et l'amitié nous conviaient à ses funérailles. Impuissant à nous y rendre, nous avons voulu y être représenté par un membre de notre Administration et par un délégué du Chapitre. Nous ne résistons pas au désir de déposer sur la tombe, qui vient de se fermer, notre fraternel hommage. Nous voudrions, en vous associant à nos regrets, vous faire partager notre admiration pour la glorieuse et sainte vie que vient de clore ici-bas la plus humble et la plus sainte mort.

Monseigneur PASCAL appartenait à notre Ardèche par sa naissance, et il lui était attaché par toutes les fibres de son cœur. Il sortait d'un de ces foyers bénis où les enfants sont nombreux et où les parents, profondément chrétiens, s'honorent de donner un de leurs fils au sanc-

tuaire. Il commença ses études dans notre chère petite maîtrise de Viviers, les poursuivit dans nos établissements ecclésiatiques et entra au grand Séminaire — qu'il édifia par sa piété et où se révéla son précoce attrait pour les grands dévouements et les missions lointaines.

Muni de toutes les autorisations qu'exigent la prudence et le strict devoir, il s'évade un jour et s'en va rejoindre au Havre un navire qui partait pour l'Amérique, se dérobant aux adieux et aux conseils de sa famille. Il aimait passionnémant sa mère : c'était une femme forte, et il la savait assez généreusement sainte pour immoler à la volonté de DIEU ses affections les plus chères, mais il redoutait, pour sa résolution, le suprême et terrible assaut de ses tendresses et de ses larmes. Cette fuite héroïque ne pouvait lui être un remords ; elle fut le mérite et le tourment de sa vie.

Les Révérends Pères Oblats attendaient, en Amérique, notre jeune fugitif. Ils lui firent le plus cordial accueil ; ils pressentaient en lui un futur et précieux auxiliaire ; ils l'envoyèrent compléter au Séminaire de Montréal ses études ecclésiastiques. Il y reçut les Ordres sacrés ; et, après avoir suffisamment étudié la langue qui lui permettrait d'entrer en relations avec les peuplades sauvages du Mackensie, il fut envoyé dans cette mission que dirigeaient depuis longtemps, avec un zèle universellement admiré, Monseigneur FARAUD et Monseigneur CLUT.

Le pays est presque inhabitable, et il n'est pas de privations et de souffrances qu'il ne réserve aux ouvriers apostoliques qui se dévouent à la rude tâche de l'évangéliser.

Le P. PASCAL était jeune, actif, de bonne trempe naturelle et de grande vigueur surnaturelle. Nous devons à sa nature expansive de connaître quelques émouvants détails de sa vie apostolique dans l'Athabaska.

Il y a souffert d'une alimentation mauvaise et, pour des estomacs français, d'une saveur peu appétissante. Pas un épi de blé n'arrive à maturité sur cette terre impropre à toute culture. Le pain y est inconnu ; le

peu de vin qu'on y importe vient de fort loin, à des conditions extrêmement onéreuses, et il est exclusivement réservé pour le saint Sacrifice de la Messe. On s'y nourrit d'outardes desséchées, de poissons le plus souvent gelés et du produit éventuel d'une chasse heureuse dans les forêts.

Il y a souffert du froid — qui sévit, avec une extrême rigueur, dans les régions voisines du pôle. C'est sous une température de plus de quarante degrés au-dessous de zéro qu'il errait, des semaines et des mois entiers, à la recherche des cantonnements où ces peuples nomades ont groupé leurs tentes et viennent, leurs chasses terminées, retrouver la vie de famille et abriter leur butin. Quand, le soir, assoupi et épuisé de fatigue, il était contraint d'arrêter sa marche et de céder au sommeil, il se creusait dans la neige un lit profond comme une tombe, il y descendait enveloppé dans un manteau de fourrure, et il y dormait paisible — sans autre garantie de sécurité que sa confiance en DIEU. D'autres fois, c'était la nappe glacée d'un fleuve ou d'un étang qui servait de couche au missionnaire, moins préoccupé de ses aises et de sa vie que de la conquête et du salut des âmes.

Il y a souffert de la solitude. Au terme de ses longues courses, et pendant toute la période où le sauvage, en quête des fourrures, est inaccessible à l'action apostolique, il se renfermait dans sa pauvre hutte ; et c'est alors que commençait le martyre de l'isolement. Il nous l'a souvent décrit, avec une émotion qui nous arrachait des larmes.

Involontairement, sa pensée s'en allait vers la France et — par delà les montagnes neigeuses, par delà les grands fleuves et l'immense océan — elle s'arrêtait sur l'humble demeure où sa mère, le cœur en deuil, pleurait son absence. Le souvenir de son fils, qui lui était jadis une joie et une fierté, lui est aujourd'hui un poignard qui lui déchire l'âme et use lentement sa vie. Et c'est lui qui, par son départ, a forgé ce poignard ; c'est lui qui, par ses délais à retirer le poignard du sein où il

l'a imprudemment plongé, en a aiguisé la pointe acérée et meurtrière. Son cœur bondit, et il s'élance vers cette mère qui se lamente et qui meurt ; il l'enveloppe dans sa tendresse ; il lui crie son amour ; et sa voix se perd dans l'espace, ses bras se tendent pour l'embrasser, et ils n'étreignent que le néant. Il s'affaisse, désolé, et prête l'oreille ; pas un mot consolateur ne répond à l'appel de sa douleur ; pas une amitié ne s'émeut et ne descend comme un baume sur sa cruelle blessure. Autour de lui tout fait silence. Tous ceux qu'il aime sont là-bas, au plus profond de l'horizon, dans un incommensurable lointain : il est seul !

Mais non, il n'est point seul. Il s'avise soudain que là, sous son toit de chaume, vit avec lui, dans une cohabitation intime, de tous les amis le plus tendrement et le plus généreusement fidèle, à ce point que, Roi du ciel, il s'est fait par un prodige de bonté, l'Hôte bénévole de ce sauvage abri. Pénétré de confusion, il jette à ses pieds son cœur meurtri et s'écrie : — « Pardonnez, ô mon JÉSUS, pardonnez à ce cœur broyé son heure de délire et d'inconscient oubli. Il est vôtre, pourtant : il est uniquement et totalement vôtre. Je ne reprends rien de ce que je vous ai librement et joyeusement offert. Vous êtes le tout de l'apôtre, et vous lui suffisez. Le reste lui viendra par surcroît. Mes sacrifices auront leur rançon : vous me donnerez des âmes. J'ai foi au centuple promis à ceux qui ont tout quitté pour vous suivre ; et j'ai le ferme espoir que les absents que je pleure me seront rendus au jour et au lieu des éternels revoirs. » C'est ainsi que se terminaient, par un acte de pur et confiant amour, ses crises de filiale tendresse.

Vous m'excuserez de rendre si mal ce qu'il exprimait, lui, dans un langage si pittoresque et si prenant.

Après 20 ans de ce dur apostolat, Monseigneur PASCAL fut rappelé en France. Il était tout à la joie de revoir les membres survivants de son honorable famille et au pieux devoir de porter, aux tombes qui s'étaient refermées sur les plus chers d'entre eux, l'hommage empressé de ses affectueux regrets et de ses prières émues, — quand